

Mouvement, temps et parole chez Rabelais

André Belleau

Volume 15, numéro 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1973). Mouvement, temps et parole chez Rabelais. *Liberté*, 15(3-4), 127-132.

Mouvement, temps et parole chez Rabelais

Le mobilisme essentiel de l'oeuvre de Rabelais (le voyage imaginaire, qui y tient une si grande place, n'en est qu'un signe privilégié) est corrélatif à une certaine conception du temps et aussi de la parole dans le monde.

Pour Rabelais, le temps est la condition indispensable de l'accomplissement du projet humain et du progrès même de l'humanité. Point n'est besoin de se contenter d'alléguer le texte fameux du « Cinquième Livre » : ... « *Car par temps ont esté et par temps seront toutes choses latentes inventées, et c'est la cause pourquoy les antiens ont appelé Saturne, le Temps, père de la Vérité...* » Le souci du temps est primordial dans toute l'oeuvre de Rabelais. Dès le « Pantagruel », il affirme : « ... *Mais le temps leur enseigneroit quelque jour, comme toutes choses ont esté inventées en temps* ». La même idée est reprise au « Tiers Livre » : « *Je consydère que le temps meurist toutes choses ; par temps toutes choses viennent en évidence ; le temps est père de Vérité.* » Certes il ne s'agit pas là d'une vue originale puisqu'elle remonte à Thalès et que Bernard de Chartres la reprit à son compte au moyen âge. Elle accompagne toutefois chez Rabelais d'autres textes qui lui donnent une portée nouvelle.

Un premier exemple s'impose de lui-même : la trop célèbre lettre de Gargantua (chapitre VIII du « Pantagruel »). Gargantua y professe sa foi en une certaine forme d'immor-

talité assurée par sa descendance. Il écrit à son fils : « *Je ne me reputeroy totalement mourir, ains passer d'un lieu en aultre, attendu que en toy et par toy je demeure en mon image visible en ce monde.* » Dans cette vision quasi-teilhardenne, Rabelais fait confiance au temps, le considère comme un allié de l'homme. L'obligation de *tout connaître* que propose Gargantua à son fils plus loin dans le même chapitre suppose ce que Georges Poulet appelle « la joie d'être dans le temps ». Et le fait que Pantagruel dépassera son père dans la connaissance du monde signifie que l'humanité avance à chaque nouvelle génération. On a coutume d'invoquer à ce propos l'épisode du Pantagruélion qui clot le « Tiers Livre ». Le pantagruélion, à vrai dire au départ une humble plante (le chanvre), devient par la vertu de ce génie de l'amplification lyrique propre à Rabelais le symbole de tout le progrès scientifique et technique. Voici donc les dieux effrayés par les pouvoirs accrus de l'homme : « *Pantagruel nous a mis en pensement nouveau et tedieux, plus que oncques ne feirent les Aloïdes par l'usaige et vertus de son herbe. Il sera de brief marié, de sa femme aura enfans . . . Par ses enfans (peut estre) sera inventée herbe de semblable énergie, moyennant laquelle pourront les humains visiter les sources des gresles . . . les regions de la Lune.* ».

Rabelais conçoit donc ici le progrès comme un mouvement continu, à effets cumulatifs, et le devenir historique se présente comme la condition indispensable de ce progrès. Y aurait-il lieu de nuancer, du moins en ce qui concerne Rabelais, cette notion du « temps flottant, temps dormant » que Lucien Febvre prêtait à la mentalité du seizième siècle ?

Chez Rabelais, l'homme est offert en cadeau à lui-même, pour reprendre la formule de Karl Jaspers. Ce don, pour fructifier, a besoin du temps, a besoin d'une histoire. Quel contraste avec l'attitude de l'Antiquité ! « Non est virtus major, quae longior » déclare Sénèque, si lu à la Renaissance. « La durée n'ajoute point à la grandeur de la vertu » . . . Que la conception rabelaisienne du temps ait partie liée avec le changement, donc le mouvement, et non avec l'immobilité, c'est ce que la suite de ces remarques fera encore mieux voir.

Dans un roman médiéval comme « le Chevalier au lion » de Chrétien de Troyes, Yvain, sept ans après une aventure qu'on lui a racontée, se rend sur les lieux et trouve les choses exactement telles qu'on les lui avait décrites. Pendant sept ans (chiffre rituel !), rien ne s'est passé, rien n'a changé « Le Voyage de saint Brendan », si important pour l'étude des voyages imaginaires au moyen âge, finit par échapper à la continuité temporelle : l'oiseau magique ordonne à Brendan et à ses compagnons de revenir tous les sept ans à son île. Chez Rabelais, malgré l'absence d'indications temporelles précises qui puissent circonscrire une durée (sauf pour les « consultations » du « Tiers Livre »), le temps n'est jamais aboli au profit d'une magie permanente. Il n'est pas davantage conçu comme un défaut de la matière, un manque d'être, à la façon de la pensée médiévale.

La prise de conscience par Rabelais de la valeur et de l'importance des arts mécaniques et des techniques suppose également une attitude nouvelle à l'égard du temps. C'est Cassirer qui faisait observer que dans la tradition médiévale, on ne classait pas les sciences selon le degré de certitude de leurs conclusions mais d'après la dignité de leur objet. Les sciences spéculatives, ayant pour objet les principes éternels, étaient jugées plus nobles que les sciences de la nature, celles-ci s'attachant à l'existence temporelle, au monde sublunaire de la matière corruptible. Cette classification avait eu pour effet de creuser un abîme entre les arts libéraux et les arts mécaniques. Or Rabelais, au deuxième livre (chapitre VIII), fait une obligation à Pantagruel d'étudier « *les faitz de nature* » tandis que dans l'éloge du Pantagruélion et aussi dans l'épisode de Gaster (« Quart Livre »), il exalte les arts mécaniques et les techniques avec toute la puissance de son lyrisme. Les techniques, évidemment, n'ont pas elles non plus partie liée avec l'immobilité. Elles sont des agents de la transformation et de la maîtrise de la nature, donc des agents du mouvement. Leur glorification par Rabelais implique que le mur qui avait tenu séparés l'un de l'autre le penseur et le praticien était enfin aboli. On avait réussi à jeter un pont entre l'esprit et la matière. Grâce à cette récon-

ciliation, l'homme allait pouvoir s'abandonner désormais au bonheur du changement, au multiple, à l'accident, au devenir.

Ceci posé, et à propos d'une oeuvre qui nomme expressément Héraclite pas moins de dix fois, c'est-à-dire aussi souvent que Plutarque, on pourrait se croire en terrain solide. Il semble en effet que le topos : «-Veritas filia temporis » acquiert chez Rabelais une dimension nouvelle du fait qu'il est en rapport avec d'autres textes de l'oeuvre qui exaltent les techniques et les pouvoirs de l'homme. Or il subsiste une difficulté non négligeable qui devrait interdire à tout lecteur sérieux de voir en Rabelais un précurseur du rationalisme et du scientisme des époques ultérieures. Le thème du progrès grâce au temps coexiste dans l'oeuvre rabelaisienne avec une conception cyclique du temps. Rien n'est plus étranger à l'idée du progrès indéfini que cette conception du retour périodique, de l'alternance des états de l'histoire. Là-dessus les textes sont clairs, du « Gargantua » (« *Nature rien ne faict immortel, car elle mect fin et période à toutes choses par elle produictes : car omnia orta cadunt* ») ou encore « *Ainsi ont toutes choses leur fin et période* » au « Quart Livre » (« *Tripoli a changé de maistre par malegarde. Son periode estoit venu*), sans omettre le « Tiers Livre » :... « *Mais le temps matte toutes choses. Il n'est le marbre ne le porphyre qui n'ayt sa vieillesse et sa decadence* ».

Ce fatalisme philosophique constituerait un obstacle sérieux s'il n'était nié sur un autre plan par le mouvement envisagé cette fois comme réalité agissante chez Rabelais, réalité à vrai dire aux nombreux visages : ceux de l'action efficace dans le monde, de la confiance dans les pouvoirs humains, de l'insistance sur la multiplicité mouvante du réel ; le mouvement s'y présente même comme un véritable impératif moral. Et c'est bien le langage, plus précisément la parole, qui le fonde et l'exprime. Ce qu'il faut essayer de voir ici, c'est la manière dont certains thèmes fort connus s'articulent entre eux et quelle signification on peut donner aux configurations qu'ils dessinent.

Prenons quelques textes classiques du « Gargantua », ceux où Rabelais oppose l'école régnante aux nouvelles aspirations

intellectuelles, cela à la faveur de divers épisodes de la vie de son héros : son éducation, son séjour à Paris, la guerre picrocholine, etc.

Au chapitre quatorze (« Comment Gargantua feut institué par un sophiste en lettres latines »), l'énumération des livres que Jobelin Bridé, « vieux tousseux », fait lire à son élève se termine par le « *Dormi Secure* ». Plus loin, la harangue de Janotus de Bragmardo pour recouvrer les cloches de Notre-Dame est un long *marmonnement*. Janotus avale littéralement les mots. Au chapitre vingt et un, il est dit de Gargantua qu'il « *marmonnait* », toujours « selon la discipline de ses précepteurs sophistes ». Dans le suivant, qui décrit les jeux de Gargantua avant l'éducation nouvelle, Rabelais le montre « *marmotant* de la bouche et *dodelinant* de la tête ». Lorsque les soldats de Picrochole attaquent l'abbaye de Seuillé (chapitre vingt-sept) et se mettent à saccager la vigne, que font les moines ? Ils laissent faire ou plutôt ils chantent des *litanies*. Enfin, au chapitre quarante, Gargantua déclarant son mépris pour les moines, non seulement leur rechoche leur *inutilité*, mais affirme qu'« ilz *marmonnent* grand renfort de légendes et pseaulmes nullement pas eulx entenduz ».

Examinons une autre configuration. Elle contraste avec la première. Par exemple au chapitre quinze, on présente à Grandgousier un jeune page, Eudémon, formé selon l'esprit nouveau, et Rabelais souligne que ses propos furent proférés « avecques gestes tant propres, *pronunciation* tant distincte... » Plus tard, voilà Gargantua sous la gouverne de Ponocrates, un maître moderne (chapitre vingt-trois) ; chaque jour, affirme Rabelais, « lui estoit leue quelque page de la divine Escripiture *haultement* et *clèrement*. » Par ailleurs Frère Jean, au lieu de marmonner des litanies pendant qu'on pille la vigne, se montre capable d'agir et chasse les envahisseurs.

Or ces deux configurations ne s'opposent pas seulement globalement mais aussi terme à terme. Au « *Dormi Secure* », au sommeil, sont liés l'immobilité, l'inutilité, un langage qui est bredouillis, marmonnement, cafouillage. Une impuissance de parole. (Jobelin Bridé, « le vieux tousseux », n'est pas en-

core né à la parole : il ne parle pas, il tousse). Ce langage fait écran par rapport au monde, donc n'a pas prise sur lui et ne saurait déboucher sur l'action. Il demeure une extériorité fermée sur elle-même. Incapable d'instaurer un quelconque rapport avec la réalité, il cherche à combler son néant par de fausses cohérences (exemple : le fameux « *omnis clocha clochabilis in clocherio clochando* »...). Pour tout dire, il s'agit d'un univers d'avant la raison : « *Raison, nous n'en usons point céans* » avoue Janotus de Bragmardo.

A tout cela répondent la lucidité, le mouvement, l'utilité concrète dans le monde, un langage clair apte à se faire parole vivante et efficace, un langage qui est immanence ouverte sur le réel. Voilà l'univers de la raison. Le mouvement ainsi conçu, inséparable d'une parole nouvelle, devient un véritable impératif éthique. Il l'est sûrement pour Frère Jean. Il le sera également pour Panurge au « Tiers Livre » et au « Quart Livre ».

Rabelais témoigne de la marche d'une révolution culturelle qui revendique d'abord et principalement une nouvelle façon de parler. Il ne s'agissait pas tant de renoncer aux « contenus » anciens que de les re-situer dans un nouveau champ et un nouveau rapport vis-à-vis le langage. Cela répondait à un double besoin : faire l'expérience directe de la réalité à laquelle réfèrent les mots et faire également l'expérience directe des textes occultés par une culture s'épuisant dans la glose et le commentaire. D'où le voyage, l'action, le temps terrestre, bref le mouvement, et l'impérieuse nécessité de changer de langage.

En fait Rabelais a gardé et sauvé tout l'ancien, tout le trésor de l'ancienne culture : les tours, les locutions, les proverbes et sentences, les dialectes, les histoires, les types, les fromages et les plats, les vins, les vêtements, les usages et coutumes, les lieux et les hommes, les façons de parler à son chien ou de discuter avec un Docteur de l'Université. Mais cette prodigieuse galaxie en mouvement est traversée en son centre, et de part en part, par un éclair : l'appel d'une nouvelle parole haute, claire et distincte. Vers où ?